

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France	Un an 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Extérieur	Un an 8
	Six mois 3			Six mois 4
	Trois mois 1 50			Trois mois 2

L'Immolation du populo A LA RELIGION PATRIOTIQUE

COLONIE ANARCHOTE EN ORIENT



VIANDE A MITRAILLE

Ohé, les jeunes fistons qui venez de friser la vingtaine et de plonger votre patte dans la boîte à numéros du tirage au sort, c'est l'heure de passer la revision.
Vous savez de quoi il retourne ?
Un de ces quatre matins on vous convoquera dans une grande baraque, ouverte à tous les vents et chauffée avec des glaçons. Là, vous vous foutez à poil, devant une collection de grosses légumes, tant du civil que du militaire et un major tatera votre viande et inspectera vos abattis.
Il s'agit de savoir si vous êtes assez costauds pour être envoyés à la boucherie, Vous savez?... A la grande boucherie du général Pellieux !
Si vous êtes bien râblé, y a pas d'erreur :

vous serez bombardé « bon pour le service ! »
Si, au contraire, vous êtes un aztèque, un gringalet, un bas-du-cul, une fausse-couche, on vous fichera au rancard. On vous renverra dans le civil où vous n'aurez d'autre fonction que de turbiner au profit des riches et de faire des enfants qui — tenant forcément de leur paternel — seront de pauvres malingreux.
Quant aux premiers, aux gas solides, ils s'en iront s'abrutir et se syphilliser à la caserne. Puis, crainte qu'ils ne se détraquent pas assez vite, — et faute de boucherie sur le continent, — les dirigeants les expédieront à Madagascar, au Tonkin, ou dans quelque autre colonie d'aussi meurtrier calibre.
De la sorte, les bidards qui n'auront pas attrapé la crève dans les pays tropicaux reviendront dans la « mère-patrie » aussi mal foutus que les types refusés au conseil de revision.
Ensuite, les jean-foutre de la haute viendront nous jouer des airs de guitare sur le dépeuplement de la France et le dépérissement de la race.
Mais, bougres de chameaux, si le patelin se dépeuple et si la race dépérit, c'est à vous la faute.
Certes, la cause n'est pas unique !
L'exploitation effrénée dont nous sommes

victimes y est pour beaucoup. Mais, outre ça — et en première ligne — il faut foutre le service militaire.
Le service militaire, c'est la servitude rétablie pour le populo.
Pour ça, y a pas d'erreur !
Des trous du cul, apologistes de la robustesse des Anglais, et qui voudraient que le populo de France arrive à être kif-kif ont bavé : « C'est parce que les Angliches font de la gymnastique qu'ils sont si bien bâtis.... Faisons-en, itou!... »
Sacrées andouilles ficelées ! Ouvrez vos lucarnes et regardez ! Si les Anglais sont si solides, ça tient simplement à une chose : c'est qu'ils ne font pas de service militaire.
Y a pas à chercher midi à quatorze heures : voilà le vrai joint !
Si donc, vous tenez réellement à ce que nos fistons aient cinq pieds et six pouces ; qu'ils aient de la moëlle, afin de résister efficacement à l'oppression et qu'ils soient munis d'une riche paire de battoirs pour fesser les capitals,
Supprimez le service militaire !
Mais, nom de dieu, je parie que vous n'en ferez rien !
— Pourquoi ?
Parce que vous ne tenez pas à ce que le populo acquierre de la vigueur, car vous craignez qu'avec la force lui vienne l'esprit

de rebiffes et l'envie de vous foutre à l'égout.

Le service militaire, obligatoire pour le populo, n'a pas encore un siècle d'existence; c'est encore une de ces charogneries que nous a léguées la révolution bourgeoise du siècle dernier.

Une fois que les bourgeois ont tenu la queue de la poêle et ont eu foutu le grappin sur le bien des émigrés, ils se sont dit : « Le tout n'est pas de prendre possession du pouvoir et de la terre, encore faut-il que notre saint-frusquin soit défendu... »

Si les birbes n'avaient pas été aussi poitrans que rapaces, ils auraient, kif-kif les anciens nobles, défendu eux-mêmes leur magot... ou tout au moins payé pour qu'on le défende.

Mais les charognes avaient les pieds nickelés : ils ne marchaient, ni pour se défendre eux-mêmes, ni pour payer des mercenaires.

C'est alors qu'ils tirèrent des plans pour faire marcher le populo.

Au lendemain de la prise de la Bastille, les bourgeois de la Constituante mirent sur le tapis la question de la conscription.

Cette saloperie était prématurée! Les anciens nobles, qui avaient foulé leurs titres de noblesse au rancard pour embrasser — avec plus ou moins d'hypocrisie et d'arrière-pensée — la cause de la Révolution n'étaient pas encore émigrés et l'idée de conscription les éceura : ils ne comprenaient le militarisme que recruté volontairement — avec des volontaires riches (mais sans solde) pour commander, et des volontaires pauvres (mais avec solde) pour obéir.

L'un de ces aristos, le duc de la Rochefoucauld-Liancourt foutit carrément les pieds dans le plat et fit honte aux porcs bourgeois de leur lâcheté.

« Nul, s'exclama-t-il, du haut de l'égrugeoir de la Constituante, ne doit exposer ses jours ni pour un prêtre, ni pour un magistrat, ni pour un père de famille à la fleur de son âge, ni pour l'homme de commerce et d'industrie, ni pour un homme enfin en état de se défendre lui-même. »

Et le fourbi de la conscription fut enterré pour un bout de temps.

Pendant toutes les guerres de la révolution, les armées se recrutèrent par enrôlements : le populo partait, croyant batailler pour sa liberté et son bien-être. Mais, à force, ses quinquets s'ouvrirent : il comprit qu'il se faisait simplement casser la gueule pour protéger le saint-frusquin des riches... et il refoula au militarisme!

C'est alors — en 1798 — que les charognards de la gouvernance qui, en crapulerie étaient du même calibre que nos fripouilles actuelles, mirent en pratique le truc de la conscription.

Le service obligatoire était inventé!

Turellement, pour faire gober cette garce de pilule au populo, les chameaucrates l'entourèrent de papier argenté. Grâce au grouillement d'idées — plus ou moins loufoques — germées après la Révolution, les jean-foutre de la haute réussirent à fiche en circulation une tapée de préjugés nouveaux.

Entre autres, la religion de la patrie!

Sous l'ancien régime, la « patrie » n'était pas comprise aussi idiotement : la patrie était le total des patrimoines — autrement dit des propriétés.

Donc, les proprios seuls avaient intérêt à être patriotes,

Or, le populo, n'étant pas proprio, s'en dispensait.

Du jour où les bourgeois eurent le patrimoine ils refoulèrent au « patriotisme ». Pourtant, comme il fallait défendre leur saint-frusquin ils embistrouillèrent le populo, — tant et si bien qu'ils le rendirent patriote, malgré qu'il n'eut pas un filrelin de patrimoine.

De ce jour, la religion de la patrie devint le culte national!

Et, depuis un siècle, on nous a tellement masturbé avec la religion patriotique que, non seulement le populo est allé à la boucherie et s'est fait égorger et équarrir au bénéfice des richards,

Mais, horreur monstrueuse! il a saigné ses frères de travail, les a étripé à coups de fusil et de canon, en juin 48, en mai 71, à Aubin, en 1869, à Fourmies, en 1891... et ça, toujours pour le compte des riches.

UN NID D'ANARCHOS

Quand on explique aux chameaucrates, à toutes les feignasses qui vivent kif-kif des morpions sur le râble du populo, ou même à des pauvres fourneaux qui ont pour horizon le bout de leur blair, qu'il y a mèche de s'aligner pour vivre sans patrons et sans gouvernants,

Ces couillons et ces rossards vous traitent de maboules!

Bouffer à sa faim, avoir ses coudées franches, turbiner à la douce et à son plaisir, n'être emmerdé par quiconque et n'emmerder personne, paraît à ces types-là un rêve tellement paradisiaque qu'il leur semble irréalisable.

C'est pourtant la simplicité même, nom de dieu!

C'est autrement simple que le sacré mic-mac actuel où les moindres fourbis sont compliqués à plaisir et où une paire de ripatons passe par trente-six intermédiaires avant d'arriver, du gniaff qui les a confectionnés au bon bougre qui se gantera les arpions avec.

Si, encore, dans la garce de société actuelle il n'y avait que des complications inutiles, ce ne serait que demi-mal! Mais, la grande chierie, c'est la tritouillée de complications nuisibles.

Il en pleut de celles-là!

Et foutre, y a pas besoin de ruminer six semaines d'affilée, pour comprendre que, si mal agencé qu'on imagine une société anarchote, malgré ça, elle sera trente-six mille fois plus chouette que le milieu infect où nous croupissons.

Car, y a pas à tortiller : on ne peut dégouter une société plus exécrable que la société bourgeoise!

Or donc, cela seul devrait foutre du cœur au ventre des plus hésitants et leur faire envisager comme une joyeuse échéance le grand chambardement qui, un de ces quatre matins, nous délivrera du capitalisme et de l'Etat.

Y a pas jusqu'aux richards et aux dirigeants qui, s'ils avaient le nez creux, souhaiteraient que la société anarchote s'amène vite — certains de s'y trouver plus heureux que maintenant.

Certes, ils n'auront pas de larbins à leurs trousses et il leur faudra turbiner en brin; par contre, ils seront dépêtrés de toute l'hypocrisie qui les baigne et de toutes les simagrées imbéciles dont ils sont esclaves.

La vie leur sera bonne à dévider! Ils n'auront plus à subir les corvées officielles et canulantes, non plus que l'assaisonnement quotidien des léchages de culs, des mensonges et autres turpitudes mutuelles qui sont l'écoeurement de la société actuelle.

Pourquoi ne s'oriente-t-on pas vers ce joyeux avenir?

Je l'ai déjà dit : Parce qu'on ne peut pas se faire à l'idée de vivre en frangins!

On trouve plus commode de passer son existence à se haïr et à se faire mille misères.

C'est idiot, nom de dieu!

C'est d'autant plus idiot qu'il n'y a pas à douter qu'une société anarchote soit possible. Et cela, non pas dans cinquante siècles, avec des hommes plus que parfaits — mais, illico, dans les vingt-quatre heures, avec les types qui nous entourent.

En effet, chaque fois que, dans un patelin quelconque, le gouvernement s'est éclipsé et les exploités idem, on a constaté une augmentation de bien-être pour le populo. Or, plus l'éclipse de l'Etat et des capitalos a été considérable et plus grande a été l'inondation de bien-être.

Voici encore une preuve de ce que j'avance :

on vient de découvrir un échantillon de société anarchote!

C'est pas là. C'est aux cinq cents mille diables, à côté du Japon : dans une île quasi incon nue vivote, dans un bien-être mirifique, en pleine anarchie, une population assez considérable qui est une salade d'orientaux, d'euro, éens et d'américains.

C'est des ingénieurs japonais, qui furent l'Océan, qui ont dégotté ce nid.

C'est que les Japonais sont bougrement modifiés! Ils s'europanisent — ce qui ne veut pas dire qu'ils s'humanisent — au contraire!

Ils se sont payés un gouvernement centralisé, avec une administration à la clé, une armée permanente et toutes les horreurs qui s'en suivent.

Turellement, les impôts ont fait des petits et le populo japonais qui ne connaissait la misère que les années de mauvaises récoltes, y confit désormais continuellement : pour lui, grâce aux nouveaux impôts, c'est comme s'il y avait de perpétuelles mauvaises récoltes.

Au Japon — comme partout — les gouvernants, ne sachant à quoi gaspiller la belle galette rous-tie au populo, ont donné l'ordre à des ingénieurs de s'embarquer et d'aller à la découverte d'une ribambelle d'îles qui s'étaient dans l'Océan : avec mission de les accaparer au nom du Japon.

C'est au cours de cette battue maritime que les ingénieurs japonais ont déniché — ou mieux, redécouvert — les îles Bonin qui sont aujourd'hui farcies d'une population vivant en société anarchote.

Pour que des ostrogoths ne puissent pas mettre en doute mon jaspinage, j'attrape une paire de ciseaux et je coupe dans le Temps, le récit suivant :

Les îles Bonin sont désignées sur les cartes japonaises sous le nom d'*Ogasawarejima*, et leur petit groupe est placé par 27° de latitude nord et 140° de longitude est. Elles relèvent, en réalité, de l'administration japonaise, mais celle-ci s'était désintéressée pleinement, jusqu'à l'année dernière, de tout ce qui s'y passait, et les îles Bonin, peuplées de sauvages de race malaise et encore à l'état primitif, sans lois, sans gouvernement, restaient absolument mystérieuses et n'étaient visitées par personne. Cependant quelques Japonais et quelques Chinois commencèrent à s'y installer, les uns pour fuir leur pays d'origine et se soustraire aux suites de certains méfaits, les autres par désir de chercher fortune en essayant du commerce dans une contrée neuve.

Tout d'abord, le gouvernement japonais voulut permettre à ses quelques sujets exilés aux îles Bonin de correspondre avec la métropole. Il traita donc avec la Compagnie maritime Nippon-Yusen-Baisha pour qu'un de ses paquebots fit escale dans l'île une fois tous les deux mois, moyennant 6.000 yens de subvention, (1) puis personne ne songea plus bientôt à cette contrée sauvage.

Quelle fut donc la surprise des ingénieurs et marins japonais qui, sur l'ordre de leur gouvernement visitèrent les îlots en octobre dernier! La population avait doublé en dix ans par l'immigration des êtres les plus bizarres, venus là des pays les plus divers et les plus lointains, vivant sans aucune loi, aucune contrainte, indépendants et à l'état d'absolute liberté, chacun campant avec les siens sur le coin de terre qu'il avait choisi et ne relevant de personne. Les indigènes de race malaise, habitant les cavernes, ont gardé leurs mœurs sauvages et ne se préoccupent en rien des nouveaux occupants; ils les fréquentent quelquefois, se mêlent à eux, mais ne songent pas plus à la possibilité de devenir leurs maîtres qu'à celle de les asservir.

Les étrangers, qui ont, en dix ans, doublé la population de l'île, appartiennent aux races les plus diverses : d'abord les Asiatiques immigrés, Japonais, Chinois, Tagals et Coréens, qui se livrent au commerce et aux travaux des champs, cultivent la canne à sucre, élèvent le bétail, pêchent et chassent avec profit. Ensuite, un groupe assez nombreux d'occidentaux de toutes nationalités, venus aux îles Bonin pour se soustraire à la civilisation de leur pays et vivant dans cette contrée fertile et au climat merveilleux, libres de taxes, d'impôts, sans nulle autorité qui les dirige, déclassés qui se fixèrent après une existence errante et aventureuse. Leurs rapports entre eux sont excellents; ils se querellent rarement et s'allient même assez souvent avec les indigènes du pays. Le trait d'union est d'ailleurs

(1) Le yen vaut cinq francs.

formé par deux missionnaires européens qui vivent eux-mêmes dans l'oubli complet du reste du monde.

Ces insulaires se trouvaient donc parfaitement heureux, inconnus de tous, loin de toutes les civilisations et dégagés de tous principes; c'était trop beau et pareil état ne pouvait durer. Les ingénieurs nippons viennent de rédiger à ce sujet des rapports catégoriques qui laissent prévoir que l'administration japonaise ne tolérera pas longtemps pareil mépris des bienfaits de la civilisation et soumettra les Bonins indépendants à ses lois et à ses mœurs.

C'est donc en vain que ces exilés volontaires firent un silence absolu sur leur existence. Ils voulaient vivre cachés pour vivre heureux, ne correspondaient avec personne, tenant même en suspicion quelques-uns d'entre eux qui souhaitaient établir des communications avec Hawaï et l'Amérique pour des travaux miniers auxquels l'île eût fourni le champ le plus merveilleux. Il y avait là des Français en majorité, des Anglais, des Italiens, des Espagnols, des Scandinaves et des Américains, victimes des sociétés modernes et exploitant en « outlaws » ces terres libres. Leur rêve d'indépendance est déjà brisé et les civilisations ennemies vont sans nul doute conquérir leur dernier refuge...

Peut-être que, dans la liste de ces « évadés » de la civilisation, on retrouverait plus d'un nom oublié après une période de célébrité éphémère...

Il n'y a donc pas d'erreur : voilà des îles dont les habitants vivent en pleine anarchie !

Tellement que, les nouveaux arrivants, écume et lie de toutes les civilisations d'Europe, d'Amérique et d'Asie ont réussi à faire bon ménage et, ce qu'il y a de mieux, c'est qu'ils n'ont pas songé à civiliser les indigènes à coups de fusil, ni en les ingurgitant d'alcool; ils ont vécu côte à côte, sans se chercher pouille.

Maintenant, adieu le bien-être !

La gouvernance japonaise va fourrer son blair dans les affaires des gas — et comme elle a appris à être aussi crapuleuse que les gouvernements d'Europe, ce nid d'anarchos ne fera pas long feu.

On va foutre, sur le râble des bons bougres, des gendarmes et des recruteurs d'impôts et on va aussi exiger qu'ils soient soldats.

On va faire tant et si bien qu'avant peu tous les bons bougres des îles auront cessé de vivre en frangins et que la mauvaise foi et la haine deviendront l'assaisonnement de leurs relations.

Ensuite, lorsque les charognards auront réussi à faire un enfer de ce paradis, les salauds leur affirmeront que si l'Etat ne les muselait pas ils se boufferaient mutuellement le nez.

PETIOTES JOIES

Ça et là

SAGE LIBERTÉ

— Je trouve un peu violent qu'une pièce comme les TISSERANDS soit interdite dans la France républicaine, tandis qu'elle est autorisée en Allemagne, pays essentiellement monarchique!...

— N'oubliez pas, mossieu, que l'étranger a les yeux fixés sur nous et que nous devons arborer l'exemple de la sagesse !

ORGUEIL LÉGITIME

— Oui, mon ami, je ne suis qu'un vulgaire épicière, moi ! Je ne lis jamais rien, je ne vais jamais au musée, je déteste la musique... Cependant, je suis fier d'être Français, car la France est le pays de la Littérature et des Arts.

— C'est comme moi, je ne suis qu'un pauvre concierge, je n'ai jamais fait de politique, je n'y comprends rien ! Mais je suis fier d'avoir un député dans ma maison !...

FAGOT ET FAGOT

— Enfin ! vous n'allez pas me dire que celui qui a tiré sur le roi de Grèce n'est pas un assassin ?

— Enfin ! Vous n'allez pas me dire que le roi de Grèce qui a fait blesser et tuer des milliers d'hommes, pendant la dernière guerre, n'est pas un assassin ?

— Pardon ! le roi de Grèce est un roi... et... bref ! nous ne nous entendrons jamais !...

RELIGION

— Que vous soyez pour Zola ou pour ses enne-

mis, vous avouerez que les officiers ont été un brin malmenés de part et d'autre !... Il y a eu du linge sale des deux côtés...

— Possible ! Mais l'Honneur de l'armée est au dessus de ça. Tous les officiers seraient des crapules que l'Honneur de l'armée resterait intact. L'Honneur de l'armée est une idole qu'il faut adorer sans voir ni comprendre... Vous saisissez ?

— Non !...

— C'est que vous n'êtes pas patriote.

— J'aime mieux ça !

Le Malfaiteur de semaine :

GEORGES-GEORGES.



Ça a ronflé et ça ronfle encore de l'autre côté des Alpes. Les copains ont pu voir sur les derniers numéros du caneton les tuyaux sur le chabonais d'une trifouillée de villes. Le populo, fatigué du pain cher, s'est tremoussé comme un beau diable, et mieux que toutes les votalleries du monde, cette agitation beurrera son macaroni.

Quant aux gas de la campluche italienne, ils ne s'endorment pas non plus sur le rôti; ils en ont plein le dos, nom de dieu, de ne bouffer qu'une indigeste polenta — un trompe-la-faim !

Heureux encore, quand ce trompe-la-faim ne manque pas !

Aussi, s'alignent-ils pour secouer avec entrain les puces aux richards, les possesseurs des latifundi — grands domaines à perte de vue.

Dans la péninsule, en Sicile, en Sardaigne, un peu partout, foutre, éclate le grabuge. Les Siciliens surtout ont des vellétés de repiquer au truc et de se venger de leur échec d'il y a quatre ans. Mille craquements partiels font présager l'effondrement final.

C'est la vraie guerre, viédaze, la guerre sociale, la guerre du riche contre le pauvre : guerre impacifiable, qui ne se terminera tôt ou tard, que par la mise à la raison des jean-foutre et la prise de possession par le peuple insurgé du saint-frusquin social accaparé par les richards.

Les pétrosquins irlandais, les crofters de l'Ecosse, les culs-terreux roumains ont aussi, à diverses reprises, mis les pieds dans le plat. La main noire espagnole sur laquelle je regrette de n'être pas tuyaute, a aussi pendant très longtemps, fichu le trac aux propriétaires de Valence et de l'Andalousie.

Partout, aux quatre coins du monde civilisé, en même temps qu'une question sociale, existe la question agraire.

Je dis « partout », cré bon dieu, et je ne saurais m'en dédire — en France tout aussi bien que dans les patelins voisins — la crise paysanne pour n'être pas si aiguë n'en crève pas moins les yeux.

Ceux qui croient que le paysan a dit son dernier mot en 1793, se fourrent joliment le doigt dans les mirettes.

Le paysan a si peu dit son dernier mot, lors de la grande révolution du siècle passé, révolution escamotée par la crapule bourgeoise, qu'il a eu toutes les intentions de repiquer au truc, en 1852.

Faute d'extension du chambard qui fut, par oubli des traditions révolutionnaires, limité à quelques provinces... faute aussi de l'appui des ouvriers des villes, les soldats de Badingue eurent vite raison de l'insurrection.

Les paysans, les bons bougres révoltés, furent déportés en masse à Lambessa et à Cayenne.

C'était partie remise ! Mais Badingue eut sous son cochon de règne une chance de cocu. Des routes furent fabriquées dans tous les parages : les chemins de fer, la navigation à vapeur donnèrent au commerce un développement inconnu jusqu'alors. Les grands travaux poussés dardard, maintinrent calme et inodore la population ouvrière, tandis que le subtil renchérissement de tous les produits agricoles faisait tenir tranquilles les bons fieux de la cambrousse.

Ce temps a passé, mille marmites ! La concurrence des pays à grandes cultures et une série de mauvaises années ont mis rudement bas les paysans français. Le phylloxéra dans le Midi a fichu le coup de grâce.

On n'exporte plus, nom d'une pipe, ce sont les patelins neufs qui importent par chez nous.

Les blés d'Amérique s'amènent dans tous nos ports — heureusement du reste — car sans ça ce

serait la famine ! Et le paysan n'est plus d'humeur à la supporter comme au temps jadis. Pendant la courte période de la prospérité relative des campluches ses besoins se sont agrandis, il a pris de nouvelles habitudes et, comme de raison, il n'en veut pas démordre.

Il a le riche dans le nez et en tient de moins en moins à trimer pour ses beaux yeux.

La gêne, — chez des fistons qui veulent vivre, — la gêne, impatiemment supportée, telle est donc la situation parmi les cul-terreux.

— 0 —

Voyons maintenant le remède préconisé par les richards :

Ces andouilles n'ont pas dû ruminer des mois et des ans pour en accoucher.

C'est le cataplasme protectionniste !

Nous connaissons aujourd'hui ses résultats et ils sont brillants, foutre de foutre.

Cette année-ci, grâce à un concours de circonstances que les méliniards ont créé, le blé est bougrement cher.

Mais, qui en profite, cré pétard ? Les pétrosquins ? Oh là là ! l'année a été si pauvre que la plupart doivent acheter leur pain à la livre, kif-kif les frangins des cités.

Les uns ont bouffé leur blé en herbe, d'autres ont dû bazarder leur récolte sitôt la moisson finie, — avant l'enchérissement.

En aucune façon, les gas de la campagne ne profitent de la cherté des blés qui esquinte les prolos des villes.

Seuls, les salauds d'accapareurs font leurs choux gras, de même avec les intermédiaires : ils s'empressent la panse, macarel, se bourrent les poches !

Et ça, au détriment de nos estomacs qui pâfissent, de nos corps qui s'échinent au dur et rebutant labeur.

Le bétail non plus ne se vend pas, l'éleveur ne rapporte pas plus que les céréales. Les départements du Midi se plaignent de la mévente des vins, d'autres de la mévente des porcs, la Bretagne de la mévente des beurres.

Vite des nouveaux impôts, des nouveaux droits de douane !

Illico, les cours se relèvent, la hausse factice se produit, mais va te faire lanlaire, la production redouble à mesure que les cours reprennent, ce n'est plus les produits exotiques qui font la concurrence aux produits indigènes ce sont ceux-ci qui se font une concurrence aussi mutuelle qu'acharnée.

Le protectionnisme ne résoud rien. Nos picailons dansent et l'Etat et les monopoleurs en empochent un peu plus !

Le libre échange vaut-il davantage ? Comme l'affirment une charibotée d'autres jean-foutre.

Du pareil au même ! Libre-échangeisme et protectionnisme sont bisbilles de richards cherchant à mieux faire fructifier leurs capitaux.

Les ceux de l'industrie, en pincent pour le libre échange : la vie à bon compte, les salaires dérisoires.

Les proprios terriens, au contraire, c'est la bande à Méline : le pain cher, les frusques itou, le piccolo à un taux inabordable.

Pour ce qui est de nous, nous avons un tout autre point de vue.

Nous savons que les frangins de l'usine et de la mine chôment parce qu'ils ont trop produit, — parce que, d'après les trous du cul d'économistes les débouchés font défaut.

Or, foutre, nous en avons dégotté un de débouché : plus finsuads que les Stanley, les Crampel, les Soleillet, les Marchand, des couillons d'explorateurs qui vont chercher au diable vauvert ce qui est si près d'eux.

Pardine ! ce débouché, pour les produits manufacturés, pour les galbeuses mécaniques qui se fabriquent à la ville, c'est tout bêtement nous mêmes.

Où « nous », mille dieux ! « Nous » les gas de la campluche qui en avons autrement besoin que les moricauds du Soudan ou de Madagascar.

Comme le meilleur débouché pour les produits agricoles c'est, réciproquement, les prolos des villes, — les mêmes qui nous enverraient frusques et mécaniques.

Qui donc s'oppose à cet échange à l'amiable ?

Les richards, pécaire, les richards maîtres de l'usine, de la terre, des voies de communication et de transport.

« Alors, quoi ? » allez-vous me dire.

Dame ! il faut en arriver à l'expropriation, faut faire démissionner les richards de leur métier de feignasses.

De même que les bourgeois ont exproprié la noblesse et le clergé, il faut qu'à son tour le populo exproprie la bourgeoisie.

« Nous partager les biens des riches... » susurre un fiston qui reluque ce que griffonne ma plume sur le blanc du papier.

Cette solution, que semblent devoir adopter

quantité de campluchards qui se rebiffent, n'en serait pas une à mon avis. Ça vaudrait mieux que le statu quo, pour sûr, mais ça ne durerait pas, viédaze.

L'inégalité refluerait vite et, avec l'inégalité, la mésintelligence et la révolte.

En outre ce système, impossible dans les villes où le travail collectif impose la propriété collective, nuirait aux relations de la culture et de l'industrie.

Y aurait pas mèche d'appliquer les chouettes mécaniques qui rendent la vie douce en abrégant la peine.

Finalement, comme par le passé, on en reviendrait à avoir à goberger gouvernants et riches — la révolution aurait fait un four gigantesque, tout serait à refaire.

Au grand coup de chien, arrangeons-nous donc pour avoir, — au lieu et place de la propriété familiale, — la propriété commune.

LE PÈRE BARBASSOU.

Pour l'Anniversaire du 18 Mars 1871

Il reste quelques centaines des affiches du PÈRE PEINARD AU POPULO, pondues l'an dernier, à l'occasion de l'anniversaire du 18 Mars 1871.

Cette affiche est toujours de saison ! Donc, les camaros qui voudront en tapisser les murs de leur patelin, histoire de tirer l'œil des inconscients et de les amener à réfléchir, n'ont qu'à faire signe et on leur en expédiera aux prix suivants :

Le cent d'affiches (sans timbres) 2 francs, avec timbres, 8 francs ;

Dix affiches (sans timbres) 0 fr. 20, avec timbres 0 fr. 80.

Comme les copains le savent, cette affiche ne doit pas être placardée sans être revêtue d'un timbre de six centimes ; ces sacrés timbres ne sont en vente qu'aux bureaux de l'enregistrement.

Voilà qui est dit ! Donc, que ceux qui veulent des affiches le disent vite !

EN BANLIEUE

Saint-Denis. — Dans les temps féodaux, aux environs des vieux castels, les nobles se foudroyaient en embuscade, rançonnaient les voyageurs et, au besoin, les dégringolaient.

C'était le coup du « père François » pratiqué à la papa.

Depuis, les aristos ont laissé ce système aux rôdeurs de barrière, — ce qui ne veut pas dire qu'ils ont délaissé le pillage et le surinage — seulement, ils usent de procédés moins bruyants et moins scabreux.

Certains se sont foutus usiniers, d'autres banquiers ;

D'autres ont préféré le commerce — et l'éclat de leurs resplendissantes turnes fait sur leurs victimes l'effet d'un miroir sur les alouettes.

L'un de ces derniers a choisi Saint-Denis pour champ d'opérations et il est allé se jucher tout proche de la gendarmerie.

De là, à l'aide de rabatteurs qui ne gagnent pas gras, il estampe les pauvres diables que le manque de pognon force à acheter à credo. L'animal s'est surtout fait une spécialité en embobinant les nouveaux mariés..., la lune de miel les rend faciles à empiler : il vend dix francs ce qui en vaut quatre ; mais comme il agit sous le couvert et avec la protection de la loi, nul n'y trouve à redire.

Seuls, les volés ressaudent ! Mais comme c'est des putoins on se fout de leurs jérémiades.

Par exemple, n'essayez pas d'agir du tac au tac avec ce sale azlèque : c'est-à-dire acheter et oublier de carmer... Vivement recors et juges de paix se fichent en campagne sur un signe de l'animal et ils n'ont pas de répit qu'ils ne vous aient foutu sur la paille.

Aussi, il est superflu d'ajouter que ce birbe est l'objet d'une exécution sans bornes. Toutes ses victimes qui le rencontrent l'engueulent ; mais lui s'en fout, comme la crapule de l'ancien temps, le jean-soutre Mazarin, il bave : « Ils gueulent... mais ils paleront ! »

Aux Copains

En vue de la prochaine foire électorale va être publiée EN PÉRIODE ÉLECTORALE, chique brochure de Malatesta, traduite pour la première fois de l'italien.

Comme ENTRE PAYSANS, la brochure EN PÉRIODE ÉLECTORALE est sous forme dialoguée ; c'est une virulente critique du suffrage universel ; un socialo et un anarcho discutent et, en une belle vigueur d'argumentation est dépioté le suffrage universel.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE sera laissée aux premiers souscripteurs, qui en prendront au moins un cent, à cinq francs le cent.

L'exemplaire, dix centimes.
Adresser les demandes et la galette aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre) Paris.

C'est cette semaine que devait être mise en vente la brochure EN PÉRIODE ÉLECTORALE, grâce à un involontaire retard elle ne pourra être expédiée qu'avec le numéro 74.

Ventre creux

PAR EUGÈNE POTTIER

J'ai faim, disait Ventre creux
Devenu sceptique,
Je suis las des fruits céreux
De la politique.
Tiens ! je paie assez
Les vieux pots cassés.
Les partis
Sont petits.
Chacun a sa bande,
J'aime mieux la viande !

Peuple, me dit en tout lieu
Roi qui sollicite,
On ne fait bon pot-au-feu
Que dans ma marmite.
— Mais grugeur d'impôt
De ta poule au pot
Lorsque j'ai
L'os rongé,
C'est par contrebande,
J'aime mieux la viande !

Un gras marguillier sans fiel,
Monsieur Durosaire,
Me dit : Tu gagnes le ciel,
Bénis ta misère.
— Quoi ! pour mon salut
Ce jeûne absolu.
C'est très bien,
Très chrétien !
Que Dieu vous le rende,

Un meneur fort amical
Me dit : Proletaire,
Prends un Bourgeois radical
Pour ton mandataire.
— Tout Bourgeois, mon cher,
Nourri de ma chair,
Sur mon gain
Sur ma faim
Touche un dividende,
J'aime mieux la viande !

Pour qui ces torches là-bas,
Ces prêtres bizarres ?
Quel est ce dieu ? — le bœuf gras ?
Sonnez les fanfares !
Animal divin
Terrassant la faim,
Tu nourris
Nos esprits.
Que chacun m'entende !
J'aime mieux la viande !

MINCE DE SACRILÈGE !

La Seyne est un pe it patelin des alentours de Toulon qui possède un raticchon qu'on devrait foutre dans un bocal d'eau de vie, afin de conserver aux générations futures cet échantillon d'intolérance et d'abrutissement.

L'autre semaine, ce frocard avait à marier deux jeunes filles qui, embistrouillées de préjugés, n'osaient pas se becotter sans autorisation.

Turellement, à la messe, les invités voulurent bouffer Gaspard. Il faut de l'estomac pour avaler cette saloperie de pain à cacheter, tellement ça soulève le cœur et donne envie de dégo-biller.

L'un des communians, qui probablement avait les tripes mal accrochées, ne put y résister : il envoya un renard faramineux..., un feu d'artifice multicolore !

Au lieu de faire simplement essuyer la ragougnasse par son sonneur de cloches, le raticchon, brillant pire qu'une oie qui aurait le feu au croupion alla porter plainte au quart-d'œil, sous prétexte que le dégo-billeur a profané son église.

Nom de dieu, m'est avis que la boîte à bondieu en a vu bien d'autres ! Chaque fois que quelque porc ensoutané a peloté des gosselines ou chatouillé les bonnes femmes au confessionnal... ça a été une bien autre profanation !

Les juges du comptoir correctionnel ont eu à se prononcer : s'ils avaient écouté le raticchon ils auraient condamné le dégo-billeur à la guillotine à perpétuité, mais ils ont eu le nez creux et, crainte d'être la risée du monde entier, ils l'ont acquitté.

Le frocard faisait une sale gueule ! Son virus d'inquisiteur a manqué le rendre enragé. Ah, nom de dieu, s'il n'avait dépendu que de lui, il aurait grillé vif le dégo-billeur sacrilège.

N'oublions pas que mossieu le curé est un homme de paix, d'amour et de charité !... Comme tous les enfroqués, il est saturé d'hypocrisie et, s'il était le maître il serait plus féroce que Torquemada multiplié par Portas.



Les verriers de Rive-de-Gier

Quelles abominables goules, les patrons verriers de ce patelin !

L'autre jour, kif-kif une envie de pisser, l'idée leur est venue de rogner la paye de leurs prolos. Et mille dieux, ils n'y ont pas été avec le dos de la cuillère !

En un tour de vis, les fripouillards ont réduit les salaires de soixante pour cent.

Turellement, les bons bougres n'ont pas voulu se laisser faire, ils ont plaqué le turbin et les voici en grève.

Réussiront-ils à faire caner leurs affreux singes et les forceront-ils à rehausser les salaires ?

Heu, heu !... Je n'ose me prononcer, ni pour, ni contre.

Il y a pourtant une chose certaine : les verriers ont eu bougrement raison de ne pas accepter la diminution. En effet, si les prolos se mettaient sur le pied de subir sans rechigner toutes les crapuleries patronales les capitalos n'auraient jamais de cran d'arrêt.

Et c'est pourquoi la grève a du bon !

Si, rarement, elle donne un résultat direct, par la victoire catégorique des grévistes, le plus souvent, par ricochet, elle influence le patron et l'empêche d'être aussi scélérat qu'il rêve de l'être.

Mais la grève n'est heureusement pas le dernier mot de la rouspétance ouvrière !

C'est cul-cul de partir en guerre, le ventre vide, contre les singes bien rentés qui n'attendent pas après un salaire pour vivre : c'est se vouer à la défaite !

Aussi, m'est avis qu'il y a autre chose à faire pour résister aux vacheries capitalistes.

En attendant — et en préparant, foutre ! — le coup de chien final qui rendra les grèves inutiles, par la mise au rancard des exploiters, n'y a-t-il pas d'autre joint de résistance que la grève des bras croisés ?

Que si, fichtre ! Sans aller plus loin, il y a le sabotage.

Comme les verriers sont payés aux pièces, ils vont objecter que, saboter leur turbin, c'est se faire du tort à eux-mêmes.

Qu'à cela ne tienne ! Il y a sabotage et sabotage... Quand on veut, on trouve un joint, nom de dieu !

Et, mille tonnerres, en dernier ressort, on peut toujours se rabattre sur le galeux et le saboter à grands coups de pied dans le cul.

Aux forges de la Seyne

Si le sabotage peut sembler difficile aux

verriers il n'en est fichtre pas de même pour les prolos qui s'esquintent le tempérament aux forges et chantiers de la Seyne.

Là, il y a double plaisir à saboter !

Primo, on fait perdre de la belle galette aux capitalistes,

Deuxièmement, comme dans ce maudit bague on fabrique surtout des engins de guerre, c'est un vrai beurre que de les mettre en état de ne pas pouvoir fonctionner,

Que les gas y songent, nom de dieu !

C'est juste le moment, puisqu'ils sont à la veille d'une grande grève — voici à quels propos :

Autrefois, y avait une caisse de secours pour les prolos malades, administrée par les exploiters. Il y avait à ce dernier joint double anicroche : les chameaux administraient à la fourchette et, chose plus grave, cette caisse leur était un moyen de brider les ouvriers.

Les bons bougres ont fini par voir le truc et ils ont exigé l'indépendance de leur caisse de secours : c'est maintenant eux qui l'administrent.

Mais, les singes, furieux de ça, ont essayé de se revenger : ils ont emmanché une nouvelle caisse dont font partie les garde-chiourmes, les sacs-à-mistouffes et tous les lèche-culs et pauvres couillons qu'ils ont pu recruter.

Leur plan est visible : par cette concurrence, les jean-foutre essaient de remettre le grappin sur la caisse de secours.

Les prolos y trouvent un cheveu et ils rouspètent ferme : la grève générale des prolos de la Seyne ne tient plus qu'à un fil — et il y a là-bas plus de 3.000 ouvriers !

Déjà, la grève des chaudronniers en fer — qui sont environ 450 — est chose faite.

Les gas de la Seyne ont bougrement raison de ne pas se laisser marcher sur les arpiens ! La rouspétance continuelle, à propos des moindres babioles, y a que ça de vrai.

Il ne faut pas être rouspéteur que le dimanche, nom de dieu ! Il faut l'être d'un bout à l'autre de la semaine.

Et puis, il faut que les gas se fourrent dans le citron que l'indépendance de leur caisse de secours n'est pas l'idéal : ce qu'il faut au populo, c'est l'indépendance du ventre ! C'est de pouvoir bouffer à sa faim.

Et, pour ça, il s'agit de s'aligner afin de vivre sans patrons ni maîtres.

Du coup, les prolos de la Seyne se trouveront n'avoir rien à fiche. En effet, l'échenillage social coïncidera avec la suppression de la guerre.

Qu'à cela ne tienne ! Ils forgeront des charrues ou s'en iront dans la campluche planter des choux... Et ça sera autrement chouette que de forger des canons.



Suicides de bonnes bougresses

Troyes. — Par le temps qui court le populo ne fait guère cas de la vie : ceux qui font risette à la camarade et se suicident deviennent de plus en plus nombreux.

Ça prouve que la férocité des richards et des gouvernants rend l'existence intenable à beaucoup !

À Troyes, ces jours derniers, faute de turbin, deux ouvrières ont fait le saut : l'une, Louise Thomas, âgée de 29 ans, s'est tiré un coup de revolver dans la caboche et elle n'en réchappera probablement pas ; une autre, une gosseline de 19 ans, Ernestine Marquis, s'est fichue à l'eau et a eu la chance d'être repêchée. Le quart-d'œil l'a engueulée ! C'est encore pas cette engueulade qui la tirera de la misère...

Un troisième suicide, celui d'une gosse de 16 ans, Jeanne Martin, est encore plus émouvant, si possible : la petiotte travaillait chez Mauchauffée, un capitalo qui exploite terriblement cinq cents prolos ; la maigre paye de la pauvre aide au boulochage de ses quatre frères et du père malade.

Malheureusement, la petiotte était sous la coupe d'une contre-maitresse, hargneuse comme un régiment de pies-borgnes ; s'étant aperçue que la Jeanne emportait du turbin à faire chez elle — que, très ponctuellement, elle rapportait le lendemain — la garce lui ficha un savon, la menaçant de la faire mettre en prison et lui donna ses huit jours.

Ça se passait à la fin de janvier. La pauvre prit peur et résolut de se détruire : sans plus tarder, elle écrivit une douloureuse babillarde, expliquant qu'elle ne pouvait endurer la calomnie de sa contre-maitresse et qu'elle préférait mourir...

Depuis on n'avait pas revu la malheureuse gosse !

L'autre jour, on a repêché son cadavre au barrage d'un moulin.

Son enterrement a été l'occasion d'une manifestation : y avait quantité de bonnes bougresses et de bons bougres. — et tous serraient les poings de rage, en maudissant ferme les exploiters ! Aucun ne se faisait faute de dire que Jeanne a été poussée au suicide, — autant dire assassinée !

D'ailleurs, n'en est-il pas de même de tous les prolos ?

On clampse — non de vieillesse — mais tués par les misères subies en trimant pour les riches !

Au bague Mauchauffée, la disparition de Jeanne a fait aussi un sacré fouan : les bonnes bougresses se sont mises à engueuler la chameille de contre-maitresse et cette rosse, au lieu de taire son bec, — sinon par remords, du moins par pudeur, — a fait renvoyer plusieurs de celles qui l'ont traitée selon ses mérites.

Là encore, l'exploiteur Mauchauffée s'est dévoilé aussi dégueulasse que sa bourrique de contre-maitresse : il a eu le culot de la féliciter, de lui baver que tout ce qu'elle a fait est bien fait et de lui donner carte blanche pour saquer les riches copines qui oseraient lui cracher son infamie au visage.

Tout ça est abominable, nom de dieu !

Et ça continuera à l'être tant que le populo n'aura pas assez de poil au ventre pour foutre les pieds dans le plat.

Mic-macs électoraux

Limoges. — La foire électorale s'apprête et les candidats de toutes sauces organisent leurs comités, composés, on le pense, de loustics qui guignent une place : tout ça, c'est de rats à la recherche de fromages — et rien de plus.

Dans une circonscription, la deuxième, une demi-douzaine de marlous de notre garce de république sont déjà en campagne : ils font la retape avec un galbe épatant et ils promettent d'être gentils... de faire tout ce qu'on voudra... Merci des promesses ! On sait ce qu'en vaut l'aune.

Outre les candidats bourgeois qui vont se badigeonner plus ou moins de socialisme, il y a un socialo pisse-froid qui se colle sur les rangs : Treich, un guesdiste, secrétaire général de la Bourse du travail.

Bondieu, en voilà un qui ferait bougrement mieux de bricoler à la Bourse que d'aller à droite et à gauche, baver que le populo n'a qu'à voter pour faire la révolution.

« La conquête des pouvoirs publics » est une sacrée fumisterie qui nous a déjà fait assez de mal en nous détournant de la grande route révolutionnaire. Il serait temps qu'on foute cet attrape-nigaud au rancard !

Si les bons bougres de Limoges avaient le nez creux, ils diraient à Treich : « Mon vieux, on sera bon copains, mais à condition que tu ne feras pas de politique. La politique, vois-tu, on en a plein le cul : ça n'a servi qu'à nous châtrer de l'esprit de rebiffé et à créer la zizanie entre nous. Donc, sépare-toi de la politique ou on se séparera de toi... Des bons fieux et des politiciens ne peuvent pas faire bon ménage ! »

Voilà ce que les gas de Limoges jacteraient à Treich, s'ils étaient marioles. Mais ils vont se laisser embobiner ! Et, seuls, les anarchos s'égosilleront à crier casse-cou aux adorateurs du muselage universel.

Et fichtre, j'espère bien qu'ils ne s'égosilleront pas en vain !

Exploiteur chrétien

Amiens. — Les cercles catholiques sont des baraques où l'on masturbe les pauvres bougres qui s'y aventurent, afin d'en faire de la chair à travail tout plein malléable.

Des jean-foutre qui connaissent le truc et qui ne ratent pas de s'approvisionner dans les jésuitières, c'est les exploiters Prévost-Blondel et leur gendre Lévêque, grands fabricants de croquenots.

Il y a une trentaine d'années, le singe n'avait pas un radis en poche ; aujourd'hui il est riche à plusieurs millions.

Hein, les copains, qui fera le compte des ton-

neaux de sueur ouvrière que représentent ces millions ?

Comme je l'ai dit, le mec s'approvisionne de chair à travail dans les cercles catholiques et, pour contre-coups et gratte-papiers il recrute des sous-osses et des pandores en rupture de caserne.

Aussi, mince de cochon de bague !

Et même, ce qui est le pire de tout, le galeux, pour donner l'exemple à ses sacs-à-mistouffe, ne se gêne nullement de faire comprendre ses observations à coups de poings et à coups de pied.

Et les prolos souffrent ça !... Zut !

Dernièrement, un jeune copain réussi à s'enquiller dans cette capucinière. Ça dura trois semaines... Mais, après la réunion de l'Alcazar, la police prévint le singe qui, sans barguigner, saqua le bon fieux.

Celui-ci, ne se laissant pas influencer, se fit raquer sa semaine recta. Mais, le patron, furibond, trouva moyen de ne pas payer de sa poche : ce jour-là, il administra dix balles d'amende à ses esclaves !

Ce qui a fait davantage fumer cette sangsue c'est d'apprendre qu'avant de se tireflûter le copain a fait cadeau, à chaque prolo, d'une brochure BOYCOTTAGE ET SABOTAGE.

Dans le tas, quelques-uns comprendront... et en useront !

Par exemple, je voudrais bien que Drumont, le bouffe-youpin, m'explique comment il se fait que ce brave patron catholo soit si rapace ?

Hein, il doit être juif ?

Hé, hé !... Voici un terrain d'entente avec les anti-sémites : nous allons baptiser *juifs* tous les capitalistes, qu'ils soient catholiques, protestants, mahométans, juifs ou athées et on leur fera une sacrée chasse...

Je parie que Drumont ne marchera pas !

Cabotin parvenu

Orléans. — J'ai seriné bougrement de fois que l'autorité est cause de tous les maux sociaux, — et j'ai pas fini !

Je le serinerai encore, nom de dieu ! Et cela jusqu'à la saison galbeuse où le populo se décidera à envoyer ses maîtres chez Dache, le perrier des zouaves.

Le directeur du théâtre d'Orléans en est une preuve — après des milliers d'autres !

Aujourd'hui, c'est un mossieu qui fréquente chez toute la haute clique du patelin ; entre autres il est ami comme cochon avec le procureur de la R. F.

Il n'a pas toujours été pareil !

S'il est gras, le type a commencé par être maigre.

Kif-kif pas mal de cabotins, il a commencé par bouffer de la vache enragée..., et il la bouffait avec gaieté et insouciance,

Et il était bon fieux pour les copains !

Ce qui l'a perdu, c'est la galette ! C'est d'ailleurs ainsi que ça se passe pour tous...

Il y a deux ans il s'amena à Orléans, chaussé de croquenots qui faisaient risette au trottoir ; il alla les faire rapetasser chez un estimable gniaff et, n'en ayant pas de rechange, il attendit, le cul sur le tabouret, que ses grolons soient rapetés.

Tout d'un coup : pouf !... voilà le type au sac...

Hein, quel bidard !

Et le voilà qui prend du ventre, — et de la mufferie : il exploite à outrance les cabotins qui jouent sur ses planches et ils ont du boulot, ils jouent dans trois théâtres chaque semaine : Vierzon, Pithiviers et Orléans.

À ceux qui groumeraient, mossieu le directeur sait clouer le bec : « Qu'ils partent..., les agents lyriques lui fourniront du monde en veux-tu en voilà... »

Ces agents lyriques, c'est les maudits placeurs des acteurs, des rabatteurs de gibier de misère !

Il va sans dire que notre parvenu gratte sur tout et sur tous : il n'y a pas que les artistes qu'il presse, mais encore les garçons d'accessoire et les figurants, à l'occasion...

Aussi, savez-vous, les bons bougres ?

Cet ex-cabot, cet ex-bon fieux, devenu une rosse en devenant directeur, a cessé d'être mal vu par les chameaucrates de la ville : aujourd'hui, il est un mossieu chouette et il tape sur le ventre de ceux qui se sont baptisés eux-mêmes « le meilleur monde ».

Y a rien de drôle à ça : l'argent et l'autorité ont toujours pourri l'homme !



Italie. — C'est toujours la même antienne ! Toujours la mistouffe dans ce qu'elle a de plus horrible.

Ces jours derniers, les dirigeants ont fait la noce en l'honneur d'un anniversaire de l'unification de l'Italie. — autant dire qu'ils ont fêté l'anniversaire de la naissance de la misère chez eux.

Avant l'unification y avait de la dèche, mais non l'effrayante misère qu'il y a actuellement. Ce qui tue les pauvres macaronis c'est les impôts écrasants qu'il leur faut carmer pour entretenir l'armée permanente et toute la bureaucratie de l'Etat central.

Autrefois, avec les gouvernements de province, y avait moins de sangsues budgétivores ; y avait pas de marine de guerre, pas d'armée permanente, — et la belle galette qui est gaspillée à ça restait au populo.

On peut donc affirmer que c'est le développement de l'Etat qui ruine l'Italie.

Les patelins les plus atteints sont la Sicile et la Sardaigne.

En Sicile, aussi bien dans les villes que dans les campagnes, le peuple rouspète ; partout il manifeste, promenant des écriteaux avec l'inscription « Du pain ! »

Et ce n'est pas les fusillades qui remédieront à cette atroce mistouffe !

En Sardaigne, c'est kif-kif. Et là, on peut toucher du doigt l'exactitude de ce que je viens de dire : que c'est la centralisation qui ruine le pays, — avant l'unification, la Sardaigne comptait 3 millions d'habitants ; aujourd'hui elle n'est peuplée que de 700.000 crève-la-faim... et ce nombre diminue de jour en jour.

Hongrie. — J'ai déjà jaspiné aux bons bougres de la formidable jacquerie qui se mijote en Hongrie.

Et, nom de dieu, ce mouvement de rebiffe est indubitablement galbeux !

Ici, nous en savons peu de chose car les journaliers bourgeois ne sont jamais pressés de nous servir des tuyaux sur la rouspétance des populos, — crainte que ça nous soit un exemple et une invitation à aller de l'avant.

De fait, plus on se sait nombreux à vouloir que ça change, plus on y va dar-dar.

Outre l'ignorance sur ce qui se passe hors frontières, dans laquelle nous entretenons les jean-foutre de la haute, nous avons une manie mauvaise : c'est de trop nous gober, de nous poser en phénix et de nous croire le premier peuple de la boule ronde.

Je l'en fous ! Il n'y a pas besoin d'être un grand savantasse pour comprendre que tout le monde doit bouffer à sa faim, que nul ne doit avoir le cul à l'air et que notre ennemi c'est notre maître.

Et c'est là toute la question sociale ! Or, nom de dieu, pour saisir la nécessité d'un pareil alignement social il est inutile d'avoir usé des fonds de culottes sur les bancs des lycées.

Donc, le premier bon bougre venu — aussi peu instructionné qu'on l'imagine — pourvu qu'il soit farci de bon sens, est à point pour devenir un révolté conscient !

C'est justement pour cela que l'esprit de révolte se manifeste un peu partout, — même chez des types que nous serions assez disposés, en vertu de notre petiote vanité bécasse, à considérer comme moins mariales que nous.

Ceci dit, causons de la Jacquerie hongroise : Au printemps de 1897 les agriculteurs de Budapest et des alentours décidèrent, dans un congrès, la grève générale, quand viendrait la moisson.

Ça ne rata pas ! Dans les immenses plaines du patelin, accaparées par les richards, le blé resta sur pied. C'était un sale coup pour la fanfare capitaliste ! Pour parer à cet anicroche, la gouvernance recruta des paysans slovaques et les transporta dans les immenses plaines qu'il s'agissait de moissonner.

Mais, cré pétard, les culs-terreux hongrois ne sont pas des fausses-couches ! Ils s'interposèrent et il en résulta de sérieux tamponnages avec la troupe ; il y eut même de terribles fusillades.

Malgré ça, grâce à leur énergie, les paysans firent baisser le caquet à leurs exploiters : il y

a des districts où ils touchèrent cinq fois le salaire de l'année précédente !

Les proprios, pris de trouille, supplièrent la gouvernance d'agir avec encore davantage de vigueur : turellement, elle n'a pas demandé mieux et elle a pondu des lois exceptionnelles.

Ça a été de l'huile sur le feu ! La révolte ne fait que croître et embellir, et à la moisson nouvelle, le grabuge ne sera pas piqué des vers.

Ce mouvement est d'autant plus rupin que les paysans comprennent la grève générale avec toutes ses conséquences... prise de possession et tout ce qui s'en suit !

Ainsi, dans un village de Basse-Hongrie les paysans ont exproprié 2.000 hectares et en ont ensuite fait le partage : comme c'est des bons fioux ils n'ont pas voulu foutre l'ancien proprio sur la paille et ils lui ont écrit qu'ils lui avaient gardé sa part dans le partage et lui avaient laissé 48 hectares.

Evidemment, ce que les paysans ont fait là n'est pas très mariale : le partage est la solution la plus simple... mais elle n'est pas fameuse ! Elle laisse subsister l'inégalité et les rivalités d'intérêt, tant et si bien que les chichis et les haines ne tardent pas à se montrer à nouveau.

La chose chouette est de tout foutre en commun et de s'entendre pour cultiver la terre en chœur, de façon à lui faire produire le plus possible avec le moins de turbin.

Quoi qu'il en soit, la gouvernance — qui ne veut pas plus entendre parler du partage que du communisme — envoya contre les partageux une ribambelle de gendarmes. Mais, comme ceux-ci sont du pays — et comme peut-être ils avaient leur part dans le partage — ils ont refusé de tirer sur les culs-terreux.

Et ce village n'est pas une exception ! Vous voyez donc, les bons bougres, que ça se mijote chiquement dans ces parages.

Etats-Unis. — Je pige dans la TRIBUNE LIBRE de Charleroi les tuyaux suivants sur le procès des massacreurs de Hazleton.

« Le procès du Shérif Martin et de sa bande continue. Chaque jour de nouvelles preuves viennent démontrer que le massacre de Lattimer était le résultat d'une conspiration.

« La semaine dernière un grand nombre de blessés se présentèrent devant le jury et montrèrent leurs cicatrices dont plusieurs n'étaient pas encore complètement guéries. Deux qui ont des balles dans la tête durent être portés à l'audience sur des brancards.

« Plusieurs de ceux qui ont témoigné contre les députés ont été renvoyés par leurs patrons. (Ohé, les camaros, ne confondez pas les députés en question avec des bouffe-galette : c'est pas des crapules de même espèce ! C'est tout simplement les assassins patentés qui sont ainsi qualifiés.)

« Martin Shefrank dit au jury : « Mon patron n'oserait pas nier qu'il m'a renvoyé parce que je suis venu témoigner. »

« Il paraît que l'un des directeurs d'une mine a dit publiquement qu'il y aurait un grand nombre de maisons vides à sa mine quand le procès sera terminé.

« La présentation des témoignages contre les députés s'est terminée la semaine dernière. On va maintenant procéder au blanchissage des députés qui ont, paraît-il, plus de deux cents témoins.

La défense du shérif Martin a commencé lundi matin. Son avocat, s'adressant au jury, dit : « Je vous prouverai qu'il y avait des émeutes dans la région et que le shérif eut raison de faire appel aux députés et de leur commander de faire feu à Lattimer ; durant la semaine précédente les grévistes commettaient journellement des déprédations et des outrages ; le règne de la terreur avait remplacé le règne de la loi ; les routes étaient remplies d'hommes armés et dangereux ; des citoyens paisibles avaient été forcés à se joindre aux grévistes et ceux qui résistaient avaient été frappés et blessés — les uns presque mortellement ; toute la population était terrorisée et les autorités locales trop faibles pour mettre l'ordre ; le shérif avait été frappé par les grévistes, jeté à terre et était en danger quand les députés firent feu : les grévistes avaient d'abord tiré plusieurs coups de revolver et ne se trouvaient pas à plus de quinze pas des députés quand ceux-ci firent feu pour sauver la vie du shérif et se défendre. Je vous prouverai tout ceci et j'espère que vous acquitterez les accusés. »

« Pour soutenir cette thèse l'avocat fit ensuite défiler devant le jury, en guise de témoins, une demi-douzaine de femmes affirmant que les grévistes étaient de vrais démons et qu'on avait bien fait de les tuer.

« Il ne faudra pas s'étonner si, avant la fin de ce procès, on ne prouve au jury que les grévistes qui sont morts étaient les assassins. »

Partout, c'est toujours la même odieuse fumisterie : c'est l'histoire du lapin et du chasseur, — et c'est toujours ce méchant lapin qui a commencé !

Flambeaux et bouquins

PAGES BRÈVES est une petiote revue, toute maigriote, qui vient de montrer sa crête. Y a que les pantouffards qui estiment la valeur littéraire au poids du papier : ceux-là dédaigneront PAGES BRÈVES et lui préféreront une revue bien ventruée.

Mais y a pas que des pantouffards ! PAGES BRÈVES se vend trois sous et perche 25, rue de Buffon.

L'HUMANITÉ NOUVELLE de février publie une chouette tartine d'Elisée Reclus sur la sociologie préhistorique. Reclus démontre que la classification en « dix périodes » du développement de l'humanité, imaginée par Condorcet dans son TABLEAU HISTORIQUE DES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN est tout à fait inexacte et il explique que la différence des moyens de conquérir la croûte rendit les peuples primitifs ingénieux et que, selon la contrée où ils perchèrent, ils devinrent tantôt chasseurs, tantôt agriculteurs, tantôt pasteurs, etc.

Cette semaine a paru le premier numéro d'un canard mensuel : LE NATUREL, organe libertaire.

Administration : 14, rue des Ecoûtes. Le numéro : Dix centimes.

OHÉ, LES BONS FIEUX Réclamez partout

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(AN 106 DU CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite ; Ruminades sur le calendrier ; Dévidage des mois ; Pluie d'étoiles, éclipses et marées ; les Saisons ; le Père Peinard, chanson du populo, avec la musique ; les Cabots de la haute ; le Sabottage ; la Fabrication de l'or et des pierrieres ; l'Inquisition moderne en Espagne ; les Hordes de trimardeurs ; Sergot, poésie ; le Distinguo du « tien » et du « mien » ; A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique ; l'Autorité tue l'amour ; le Pacte de Famin

GRAVURES. — Liberté ! l'Automne ; l'Hiver ; le Printemps ; l'Été ; Rien pour tous, tout pour un (extrait du « Postillon » de Munich) ; le Veau d'or ; le Pédalou et le Capitalo (extrait de « The Comming Nation » journal de la colonie Ruskin ; l'Inquisition : la noyade de l'écuet et le bâillon ; le grillage des chairs ; l'arrachage des ongles, l'écrabouillage des parties sexuelles ; Germinal ! Gessler vit encore ! dessin de Rœdel ; la Misère en gibus et en redingue ; le Paysan, dessin de A. Willette ; le Mariage moderne ; le Pain cher, dessin d'Herma Paul (extrait du « Cri de Paris »).

PRIMES AU GRAND ŒIL. — SUR LEUR DEMANDE LES ACHETEURS DE L'ALMANACH RECEVRONT PENDANT UN MOIS, LES TEMPS NOUVEAUX, LE PÈRE PEINARD. EN OUTRE, L'ALMANACH CONTIENT UNE INVITATION L'ŒIL POUR LE THÉÂTRE CIVIQUE.

Prix de l'Almanach : 25 cent.
Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Monsieur), Paris.

BOYCOTTAGE ET SABOTTAGE

Pour vulgariser la double pratique du Boycottage et du Sabottage les membres parisiens de

Commission du Boycottage au Congrès de Toulouse ont publié en brochure le rapport de leur Commission.

Afin de rendre cette brochure de facile propagation, elle est mise en vente aux prix minimes suivants :

10 brochures, 0,25 ; par la poste, 0 fr. 35
100 — — par colis postal, 2 fr. 50
500 — — — — — 11 fr. »
1000 — — — — — 20 fr. »

Les demandes doivent être adressées, avec les fonds, au camarade Emile POUGET, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Une seconde brochure, indiquant par industries, les moyens de mettre le Sabotage en pratique est en préparation. Les camarades qui auraient des renseignements à donner sur le sabotage dans leur métier, sont priés de les communiquer à l'adresse ci-dessus.

CRÉATION D'UNE COLONIE COMMUNISTE EN FRANCE

Au 20 février nous avons reçu en tout pour la fondation de la colonie libertaire : première liste 306 fr., Maurice C. 5 fr., camarade de Brives 0,25, quelques libertaires rémois 0,50, Nardon Joseph, charpentier 0,50, T. I. Cayman 1 fr., Crochet 3 fr., Amiens Gossolin et sa mère 10 fr., les scientifiques (première liste) 4,15. — Total : 323 fr. 20.

Des camarades demandent si, venus à la colonie avec un petit pécule, ils pourraient le reprendre en quittant la colonie pour une raison ou pour une autre? Je puis, pour mes camarades, répondre que celui qui sera venu avec quelque chose devra s'en retourner avec ce qu'il a apporté.

G. BUTAUD, 4, passage Boiton.

Communications

Paris

— Bibliothèque Sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Samedi, réunion.

N. B. — Tous les jeudis, les camarades qui désirent prendre des volumes sont avisés que la Bibliothèque est ouverte de 8 h. à 10 h.

— Groupe d'Études sociales du XIII^e, 104, avenue d'Italie. Tous les vendredis, à 8 h. 1/2.

— Groupe des Étudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

— Groupe Communiste du XIV^e. Réunion tous les dimanches, à 3 h., 51, rue de l'Œnest.

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII^e. Les camarades se réunissent tous les dimanches à 2 h., salle Delapierre, 168, rue de Charéton.

Dimanche 13 mars, à 2 h. 1/2, conférence par Georges Buteaud, sur l'exposé d'une colonie libertaire en France. Entrée gratuite.

— Comité Proudhonien du Contrat social 37, rue Clignancourt, café Poirier, réunion privée tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir.

Banlieue

SAINT-DENIS. — « Les Égaux », groupe libertaire d'études sociales, réunion tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, salle Giloppé, au premier, place de l'Hôtel de Ville.

Dimanche 12, à 8 h. 1/2 du soir, soirée familiale.

Causerie par les compagnons Perron et Grandidier.

GENEVILLIERS. — Les libertaires se réunissent le jeudi, à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

AUBERVILLIERS. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2, réunion à la Bibliothèque sociale, 11, rue des Ecoles.

Les camarades qui ont des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

Province

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, restaurant Brousseau, 3, place du Champ de Foire, au premier étage.

Les camarades qui pourraient envoyer brochures et journaux pour la bibliothèque, sont priés de les adresser à la Jeunesse Libertaire, 3, place du Champ de Foire.

P. S. — La bibliothèque est ouverte tous les dimanches de 10 h. à midi. Ceux qui détiennent des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, road-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

AMIENS. — Les camarades sont invités à se réunir le samedi à 8 h. 1/2 du soir et le dimanche, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faubourg du Cours.

Une souscription est ouverte en faveur des familles qui l'incarcération des copains condamnés pour la réunion de l'Aleazar met dans la plus grande nécessité. Adresser les fonds au camarade Lemaire, 3, rue de Motte.

— Tous les hommes qui ont la liberté à cœur et lut-

tent pour son avènement sont priés de se réunir rue du Bloc, dimanche 20 mars, à 3 h., pour la manifestation organisée par les anciens camarades de Bastien, mort assassiné, l'an dernier, par la goule Patrie.

Le cortège se rendra ensuite au bal de la Palaise, à 4 h. 1/2, en commémoration de la Commune où sera donnée une conférence privée.

CEPTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

TROYES. — Montperrin, rue de Gournay, 65, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.

NIMES. — Les libertaires réunis se trouvent tous les samedis et dimanches Bar du Musée (soul. Courbet).

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

— Le "Père Peinard", l'"Almanach du Père Peinard" et les journaux, brochures, revues ou chants libertaires sont à la disposition des copains, tous les soirs, depuis 8 h., café Pasquet, bar du Musée, boul. Courbet.

— Réunion des libertaires, café Dayre, 22, rue de la Vierge.

REIMS. — Le camarade Fourdinaier, 30, rue de Metz prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

EPINAL. — Un groupe d'études sociales vient de se former à Epinal. Les camarades désireux d'assister à ses réunions n'ont qu'à s'adresser au copain Loquier, 25, rue Ruchinié.

Les camarades qui pourraient envoyer bouquins et brochures pour la bibliothèque du groupe n'ont qu'à les adresser à Loquier.

MARSEILLE. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criées par le camarade Coradi.

— La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vignobles, 14, passage des Folies-Bergeres.

LE MANS. — Les lecteurs du "Père Peinard", des "Temps Nouveaux" et du "Libertaire" se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Sthorez, avenue de St-Gilles.

DUNKERQUE. — Le "Père Peinard" est en vente chez le dépositaire, Alfred, 50, rue du Sud et dans les kiosques de la ville.

SAINT-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, rue de la Boucherie, au comptoir n° 23. On causera!

TARARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

— Les copains se réunissent tous les dimanches dans la soirée, chez Charles, cafetier, rue Beffort.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les "Variations guesdistes".

GAP. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Lindsay, kiosque en face la caserne vieille.

Extérieur

LIEGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

VERVIERS. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

ROUBAIX. — Les camarades de Roubaix font un pressant appel de fonds afin de pouvoir continuer de faire paraître le *Cracacheur* à qui policiers et bourgeois ont juré la mort. Trois arrestations successives ont épuisé la caisse. Avis aux militants qui peuvent soutenir le canard qui reparaitra la semaine prochaine.

LILLE. — Les vendeurs à qui Poissonnier a remis des numéros sont priés de régler, sinon il ne pourra continuer à les alimenter de canards.

SAINT-ETIENNE. — Les camarades sont invités, samedi 19 courant, à 8 h. du soir, grand bar des Négociants, salle du premier étage, 9, place des Ursules.

Entente pour l'organisation d'une bibliothèque. Le camarade Fauvet développera quels sont nos moyens d'action et ce qu'ils pourraient être.

Petite Poste

H. Rouen. — V. Couilly. — P. Millas. — M. Avignon. — D. Bordeaux. — N. Alais. — F. Lilas. — M. Anvers (par T. N.). — M. St-Chamond. — C. Fourchambault. — J. Limoges. — D. Havre. — R. Nouzon. — M. Troyes. — B. Nantes. — P. Toulon. — S. Cette. — B. et C. St-Marcelin. — G. Abbeville. — C. Reims. — D. Poëcé. — P. Commeny. — T. Thizy. — P. Auverné. — P. Lille. — P. A. Trélaté. — B. Angers. — V. St-Claude. — W. Célaïs. — E. Montpellier. — N. Verviers. — Reçu réglements, merci.

J. Limoges : Ce qu'on t'a dit est exact ; ça tire peu à conséquence... Il faut bien comprendre qu'il y a eu chez lui arrêt de développement ; il ne peut savoir ce que nous savons, faute d'expérience.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PERE PEINARD

BRUXELLES. — Un copain 0,25, un qui chie sur l'armée 0,25, Démantais 0,25, un jeune Peinard 0,25, pour que Zola s'occupe de Lorion-Girier 0,25 et un peu moins des grosses lettres à jurer 0,25, un pauvre Peinard 0,25, pour que Zola aille jusqu'au bout 0,25, la technique l'accable à l'anarchie 0,25, plus de citations 0,25 et vive la révolution sociale 0,25. Total 2 fr. 70.

LIBRAIRIE SOCIOLOGIQUE

61, Rue Beaumar, 61

Un copain vient d'ouvrir une boutique de librairie où sont en vente toutes les publications libertaires et d'économie sociale.

Les camarades feront bien de s'y fournir et d'y amener leurs amis afin que cette entreprise de propagande puisse tenir.

En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PERE PEINARD pour 1896 et 1897, l'exemplaire, 0,25; franco, 0,35.

L'ALMANACH DU PERE PEINARD pour 1894 (saisi).

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemp.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

DÉFENSE D'ETIÉVANT.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

L'ANARCHIE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALISTE, par Kropotkine.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chauvin.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemp.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Étudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemp.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Jaurès.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakountine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol. 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE À L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉTES DE L'EXIL, par Ch. Malato.

LA DOULEUR UNIVERSELLE, par Sébastien Faure.

DE MAZAS À JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BRUGI, par Darien.

LES INQUISITEURS D'ESPAGNE, par Del Marimol.

PHILOSOPHIE DU DÉTERMINISME, par Jacques Sautarel.

LA PSYCHOLOGIE DU MILITAIRE PROFESSIONNEL, par Hamon.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LE SOCIALISME ET LE CONGRÈS DE LONDRES, par Hamon.

ŒUVRES DE BAKOUNINE.

LE SOCIALISME EN DANGER, par Doménia Nieuwenhuis.

SOUPES, par Lucien Descaves.

L'ÉVOLUTION, LA RÉVOLUTION ET L'IDÉAL ANARCHIQUE, par Elisée Reclus.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.

Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris.



En Italie. -- " La Famine à l'Armée " : « Mon fiston, t'arrives avec les corbeaux, pas grand chose à faire »